

Mehdy Brunet

Extrait de

*Sans raison...*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2015, Tournada Éditions

## Prologue

Je suis dans cette chapelle, avec ma femme et mes deux enfants, je regarde le prêtre faire son sermon, mais aucun son ne me parvient.

Mon fils, William, me donne la main. Du haut de ses onze ans, il écoute l'homme d'Église sans véritablement comprendre le sens de ses paroles.

Ma mère n'est pas là. Lorsqu'on lui a annoncé la nouvelle, elle n'a pas supporté le choc et est tombée dans une profonde dépression.

C'est mon père qui s'est occupé de tout, choix des cercueils, veillée funèbre, cérémonie religieuse. Mon père, un homme froid et dur qui n'a jamais su exprimer ses sentiments, et dont le regard vous glace le sang.

Aujourd'hui, ses yeux sont remplis de tristesse, de compassion, mais aussi d'interrogation. Comment se relever d'une telle épreuve ?

La réponse ne tarde pas à venir.

Je m'appelle Josey Kowalsky et en me regardant observer les cercueils de ma femme et de ma fille, mon père comprend.

Il comprend que là, au milieu de cette chapelle, son fils est mort. Il vient d'assister, impuissant, à la naissance d'un prédateur.

**ACTE I**  
**DESTRUCTION**

# 1

*Mardi 11 mai 2004,  
quelques jours plus tôt.*

Je regarde cette vague se former, grossir, se rapprocher et William se tourne vers moi les yeux exorbités. Soudain, elle est sur nous. Il monte sur son siège, lève les bras aussi haut qu'il peut et crie :

« Allez Bordeaux ! »

Puis nous regardons la ola s'éloigner en nous asseyant à nos places.

J'avais toujours trouvé un prétexte pour ne pas l'amener au stade : « je suis fatigué, l'équipe adverse n'est pas assez prestigieuse, j'ai trop de travail au garage, les clients attendent leur voiture. » Les excuses ne manquaient pas. Mais cette fois impossible de me défilier, Christine, ma femme, avait acheté les billets sans rien dire pour nous faire la surprise.

Bordeaux contre Paris Saint-Germain, un match de football dont le vainqueur obtiendra la première place du championnat, c'est l'affiche de la saison. William est fou de joie.

Sur place, l'ambiance est électrique. Les forces de l'ordre ont été mobilisées en masse pour contenir l'animosité des supporters des deux camps.

Après une première mi-temps où la domination bordelaise a fait rugir les gradins parisiens, l'arbitre siffle la pause. Nous nous laissons alors emporter par la marée humaine afin de rejoindre une des petites buvettes présentes sous les gradins.

Une fois nos boissons récupérées, au prix d'un effort et d'une patience à toute épreuve, nous nous mettons à l'écart.

« Je vais essayer d'appeler maman pour savoir comment se passe leur soirée. »

Mais William ne m'écoute pas, il est focalisé sur les bruits du stade de peur de louper le début de la deuxième mi-temps.

Avant de partir, j'avais proposé à Christine de lui laisser la voiture afin qu'elle puisse aller au cinéma avec Katie, notre fille, mais elle avait refusé, préférant la tranquillité de notre foyer :

« Avec la quantité de DVD que Katie a reçue pour ses huit ans la semaine dernière, nous aurons bien plus de choix de films en restant à la maison. Et puis, mes deux premiers mois de grossesse me fatiguent. Peut-être que j'appellerai ma copine Sylvie pour qu'elle passe me voir. »

Après une succession de sonneries, je tombe directement sur le répondeur :

« Bonjour, vous êtes bien sur le portable de Christine, je ne suis pas disponible, mais laissez-moi un message et je vous rappellerai. » Bip.

« C'est moi, je voulais juste savoir... »

– Ça y est, PAPA ! Ça reprend, dépêche-toi ! »

William s'accroche à mon bras et me tire en avant. J'ai à peine le temps de raccrocher qu'il m'entraîne au milieu de cette foule qui referme sur nous ses tentacules, comme ce calamar géant prenant d'assaut le Nautilus.

En raccrochant, je ne me doutais pas que le message d'accueil enregistré sur le répondeur de ma femme serait la dernière occasion qu'il me soit donné d'entendre sa voix.

Il reste encore au moins vingt minutes à jouer, mais la supériorité bordelaise est tellement flagrante que l'on voit déjà les supporters parisiens partir du stade en proférant des insultes de toutes sortes envers leur équipe.

Coup de sifflet final, 3-0. L'équipe des Girondins vient de jouer son meilleur match depuis le début de la saison. Dans les gradins, les spectateurs se réjouissent et débattent des éventuelles sanctions qui seront prises à l'encontre de l'entraîneur parisien.

Pour moi, la partie ne fait que commencer.

Après avoir rejoint difficilement la voiture, il faut maintenant réussir à s'extraire du centre-ville. Je commence à regretter de ne pas avoir pris le tramway.

Pendant tout le temps du trajet, William, qui est assis sur la banquette arrière, refait le match en me citant le nom des joueurs qu'il connaît par cœur. Il exhibe fièrement la casquette à l'effigie de son équipe favorite qu'il m'a fait acheter avant de quitter le stade.

Nous approchons de notre petit pavillon situé dans un lotissement de Mérignac, en banlieue bordelaise, quand tout à coup les yeux me brûlent, une camionnette de couleur sombre circulant en pleins phares se dirige droit sur nous.

Je fais une embardée sur le trottoir et les quelques poubelles situées sur ma trajectoire volent au-dessus du capot. J'immobilise la voiture dans un crissement de pneus, et après avoir vérifié que William va bien, je sors furieux :

« Arrête-toi, espèce d'enfoiré ! »

Le véhicule s'éloigne en faisant des zigzags. Impossible de lire la plaque d'immatriculation, il est trop loin.

Après avoir fait le tour des dégâts occasionnés par les poubelles, je reprends le volant et parcours les quelques rues qui nous séparent de la maison.

En arrivant, je constate qu'il y a des traces de pneus sur la pelouse et que la niche de Nemrod, notre chien, a été enfoncée.

Soudain, mon cœur s'emballé. La porte d'entrée est grande ouverte et la lumière qui vient de l'intérieur s'étale dans la petite allée de gravier qui traverse notre jardin.

J'arrête la voiture devant la maison et je me précipite. À peine ai-je passé le seuil de la porte que je reste paralysé par le spectacle qui s'offre à moi. Le salon est entièrement retourné, il y a des bouteilles de bière vides dans toute la pièce et la télévision est renversée avec le pied de la lampe halogène figé dans l'écran.

« Christine, Katie... CHRISTINE ! Où êtes-vous ?

– Papa, qu'est-ce qui se passe ? »

William vient de rentrer, il observe la scène, hagard.

« Papa, où est maman ? »

Sans prendre le temps de répondre, je monte à l'étage pour inspecter les chambres. Je regarde sous les lits, dans les placards, j'appelle ma femme de toutes mes forces.



Pas de réponse.

« Calme-toi et réfléchis, me dis-je à haute voix. O.K., d'abord les secours, ensuite... mais merde qu'est-ce qui se passe, elles sont où nom de Dieu ! »

*Le téléphone, trouve le téléphone.*

Mes pensées sont désordonnées.

Je redescends les escaliers en courant et j'aperçois William planté au milieu du salon. En voulant l'agripper par les épaules afin de l'entraîner dehors, je m'aperçois qu'à nos pieds le sol est maculé d'un liquide sombre. Je comprends tout de suite de quoi il s'agit et prends peu à peu conscience de la gravité de la situation.

Une fois dehors, je sors mon téléphone portable de ma poche et compose le numéro de police secours.

Le temps semble s'être figé, je tourne en rond en écoutant le message préenregistré qui me demande de patienter avant d'être mis en relation avec la police. L'attente est interminable.

« Commissariat de Mérignac, j'écoute.

– Oui heu... écoutez, je... je ne trouve pas ma femme, ma fille non plus, et la maison est complètement retournée, dépêchez-vous il faut...

– Attendez ! Attendez ! Calmez-vous, commencez par me donner clairement votre nom et votre adresse, ensuite expliquez-moi la situation. »

Je prends une grande inspiration pour essayer de ralentir les battements de mon cœur et j'essaye de répondre du mieux que je peux aux questions que l'on me pose.

Aussitôt la conversation terminée, je joins mon père. Là encore, impossible d'expliquer ce que je suis en train de vivre.

« Allô papa.

– Josey ? Mais, tu as vu l'heure qu'il est ?

– Papa, il faut que tu viennes chercher William.

– Quoi ! Qu'est-ce qui se passe ?

– Christine et Katie ont disparu, la maison a été mise à sac. J'ai appelé la police et j'aimerais que William ne soit plus là à leur arrivée, viens le chercher s'il te plaît.

– J'arrive. »

Je raccroche, je suis complètement sonné par la situation. Il m'est impossible de réfléchir de façon rationnelle et, tandis que je piétine, un filet de sueur coule le long de ma colonne vertébrale.

Je scrute les environs, sans savoir ce que je cherche exactement, et là, devant le garage, j'aperçois une flaque épaisse qui s'étale et qui grossit à un rythme régulier.

Je m'approche.

C'est encore du sang, et il vient de l'intérieur.

Je me jette sur la poignée et tire de toutes mes forces vers le haut, pour faire coulisser la grande porte.

William hurle, je pars à la renverse.

Pendu la tête en bas, avec la gorge tranchée sur toute sa largeur, Nemrod se balance au bout d'une corde fixée à une poutre de la charpente. Je me relève hébété et prends William dans mes bras pour l'amener sur le trottoir.

Mon père arrive enfin, et dans la foulée une voiture de police avec trois hommes à son bord. Ils nous découvrent prostrés contre le muret qui borde l'avant de la maison.

Face au spectacle de mon chien pendu comme une marionnette dans l'ouverture du garage, mon père

récupère tout de suite William qui s'était plaqué contre ma poitrine, la tête cachée sous ma veste.

Les policiers ne traînent pas pour investir les lieux. L'un d'eux reste avec moi devant la maison et me demande des explications sur les circonstances dans lesquelles j'ai découvert la scène.

Je m'efforce encore une fois de me calmer pour essayer de me rappeler tout ce que nous avons fait, depuis le départ pour le stade jusqu'à notre arrivée et mon appel au secours.

Je me souviens alors de ce véhicule que j'ai évité de justesse à quelques rues d'ici :

« La... la camionnette. En arrivant une camionnette a manqué de nous percuter, elle roulait très vite et nous a envoyés dans le décor, le chauffeur ne s'est pas arrêté. C'est sûrement ça, il faut la retrouver ! »

Je ne tiens pas en place et je lui livre mes pensées comme elles arrivent :

« Elle était de couleur sombre, je n'ai pas pu relever la plaque, ça s'est passé il y a moins d'une heure, en se dépêchant on peut sûrement la rattraper. »

Alors que je m'avance dans l'allée pour rejoindre ma voiture, le policier m'attrape par le poignet. Il s'est aperçu que je ne suis plus dans mon état normal.

« Venez avec moi, monsieur... Kowalsky ? C'est bien ça ? Vous allez me donner une description de cette camionnette et je pourrai lancer l'info afin qu'une équipe soit mise en place pour partir à sa recherche.

– Non, vous ne comprenez pas, je l'ai croisée il y a moins d'une heure, si on se dépêche on peut la rattraper.

– C'est vous qui ne comprenez pas monsieur Kowalsky, vous êtes en état de choc, et certainement

pas capable d'aller où que ce soit. Nos hommes sont plus aptes que vous à mener des recherches, alors je vous le répète, calmez-vous et suivez-moi. »

Je me laisse entraîner près du véhicule de police, où l'interrogatoire reprend. Je m'aperçois que je ne suis pas capable de faire une description correcte de la camionnette. Le face à face avec les phares du véhicule a été violent pour mes yeux, la lumière était vive et la seule chose que je pense pouvoir affirmer c'est qu'elle était sombre.

Le reste de la soirée n'est qu'une succession de moments aussi pénibles les uns que les autres. On m'amène au commissariat où je passe plusieurs heures à devoir répondre aux questions de quelques policiers qui se relaient pour me les poser.

« Où étiez-vous ce soir ? Depuis combien de temps aviez-vous prévu la soirée ? N'y avait-il que votre fils avec vous ? »

Certaines de leurs questions laissent supposer que je pourrais être responsable de ce qui se passe.

Après mon audition, je ne peux même pas regagner ma maison, l'identité judiciaire doit faire des prélèvements et des relevés d'empreintes. Il ne me reste qu'une option, aller directement chez mon père.

Je l'ai prévenu par téléphone et je m'aperçois en arrivant qu'il a préparé mon ancienne chambre avant que j'arrive. William, lui, dort depuis longtemps.

Toute la pression que j'ai accumulée jusqu'ici finit par retomber, le sol se met à tanguer sous mes pieds, comme lorsque l'on a bu un verre de trop et que le bruit s'arrête subitement autour de nous. Je n'ai plus de repères, il faut que je m'allonge.

Mon père, qui s'aperçoit du malaise, décide de garder ses questions pour plus tard et m'aide à m'installer dans ma chambre.

Allongé sur mon lit, je passe le reste de ma nuit à fixer un point imaginaire au plafond et à revivre chaque instant de la soirée qui vient de s'écouler.

Les images passent devant mes yeux comme un film au ralenti.

\*

*6 heures,  
le lendemain.*

Le jour se lève. Je me demande encore si tout ce qui s'est passé la veille est bien réel.

Habituellement, en passant la nuit dans mon ancienne chambre, au milieu des jouets et des bandes dessinées qui m'ont vu grandir, je me réveille apaisé. Actuellement, je suis incapable de pouvoir mettre des mots sur ce que je ressens, toutes mes pensées sont ponctuées de points d'interrogation.

*Que s'est-il passé ? Qui a fait ça ? Pourquoi ? Où sont-elles ? Sont-elles encore vivantes ?*

Autant de questions qui n'ont de cesse de me harceler, elles tournent en boucle et occupent tout l'espace dans mon esprit.

Je m'habille rapidement et je sors de la chambre. Il faut à tout prix que j'aille voir le commandant Bressler, le policier en charge de l'affaire que j'ai rencontré hier soir, pour savoir si les recherches ont avancé dans la nuit.

En me dirigeant vers la cuisine, je perçois l'odeur caractéristique de la cuisinière au fioul ainsi que le tic-tac incessant de la vieille horloge. J'entre et je découvre mon père assis devant son bol, la tête entre les mains. Je suppose que sa nuit n'a pas été meilleure que la mienne.

À mon arrivée, il me tend une chaise et se relève pour apporter la casserole posée sur la cuisinière.

« Non merci papa, je n'ai pas le temps et je n'arriverai pas à avaler quoi que ce soit.

– Assieds-toi ! J'ai fait du café, tu vas en prendre une tasse. De toute façon, tu ne feras rien sans moi. Ce matin, je suis allé prévenir madame Viertel, la voisine, qu'il faudrait qu'elle vienne garder William. Ta mère est effondrée, elle a la déprime facile, alors je ne vais pas lui laisser le petit. Qu'as-tu prévu pour la journée ? »

Je prends place autour de la table, ça ne sert à rien d'essayer de le faire changer d'avis.

Mon père, Aleksander Kowalsky, cinquante-cinq ans, ancien rugbyman, un physique de déménageur et surtout, la plus grande tête de mule que je connaisse.

« Je vais commencer par aller au commissariat, ensuite j'utiliserai ta connexion internet pour essayer de trouver une photo qui ressemblerait à la camionnette que j'ai vue hier soir.

– Bon, je vais me préparer, tu devrais faire tes recherches sur Internet maintenant, avec un peu de chance on aura une info pour Bressler. »

Machinalement, je m'exécute. Je passe dans le bureau de mon père et j'allume l'ordinateur.

Face au moteur de recherche, je commence par taper le mot camionnette, je ne garde que la page image

et je fais défiler, mais rien ne me saute aux yeux. J'essaye ensuite avec « fourgon », mais le résultat est le même. Par réflexe, j'ouvre une deuxième page pour avoir accès à ma boîte e-mail, j'entre les identifiants et le mot de passe et j'attends la fin du chargement. Un nouveau message. Je clique dessus.

*Il faut bien que le papa en profite.*

*Sept*

Juste en dessous, il y a un lien sur lequel je peux cliquer, ce que je fais. Je suis automatiquement redirigé vers un serveur qui contient une vidéo. Je lance la lecture du fichier.

C'est le début de l'horreur.



**Taurnada Éditions**

[www.taurnada.fr](http://www.taurnada.fr)